



DOSSIER · ART ET SYMBOLES

Parure et art mobilier

des coquillages percés aux Vénus :
ce qu'on portait, ce qu'on tenait dans la main

Avant de peindre les parois, les humains ont percé des coquillages, gravé de l'ocre, enfilé des serres d'aigle, sculpté des chevaux dans l'ivoire et des femmes dans la stéatite. Ce dossier suit l'art qu'on emporte, de Bizmoune il y a 150 000 ans aux flûtes du Jura souabe et aux propulseurs magdaléniens, et ce qu'il dit de ceux qui l'ont porté.

Ce que contient ce dossier

L'art des cavernes est immobile ; celui-ci voyage. Il tient dans une main, se porte au cou, se cache dans un sac, et il est plus ancien que toutes les grottes ornées. Voici son histoire, en cinq temps.

- | | | |
|----------|--|-------------|
| 1 | Les premiers signes | p. 3 |
| | Bizmoune, Blombos, Skhul, Diepkloof : les coquillages percés, l'ocre gravée et les œufs d'autruche, entre 150 000 et 60 000 ans, en Afrique et au Proche-Orient. | |
| 2 | Néandertal se parait-il ? | p. 4 |
| | Les serres d'aigle de Krapina, les coquillages des Aviones, les parures d'Arcy : ce qui est établi, et ce qui reste discuté. | |
| 3 | Le Jura souabe, il y a 40 000 ans | p. 5 |
| | L'homme-lion, la Vénus de Hohle Fels, les chevaux de Vogelherd, les flûtes et les oiseaux d'ivoire : l'explosion aurignacienne. | |
| 4 | Les Vénus | p. 7 |
| | Willendorf, Lespugue, Brassempouy, Tursac : deux cents statuette de femmes sur toute l'Europe gravettienne, et un siècle d'interprétations. | |
| 5 | Le Magdalénien, l'art en poche | p. 9 |
| | Propulseurs, bâtons percés, contours découpés, plaquettes gravées : quand chaque outil devient une œuvre. | |

AVANT-PROPOS

Ce que « parure » veut dire

Une parure est un objet fait pour être porté et vu : perle, pendeloque, bracelet, peinture corporelle. Elle n'a pas d'usage pratique, et c'est précisément ce qui la rend précieuse pour l'archéologue : un coquillage percé et usé par un lien ne sert qu'à dire quelque chose, sur celui qui le porte, à ceux qui le regardent. C'est le plus ancien langage visuel connu, bien avant la peinture.

L'art mobilier est l'autre versant : les objets sculptés, gravés ou modelés que l'on peut déplacer, par opposition à l'art pariétal, fixé aux parois.

COMMENT LIRE CE DOSSIER

Trois niveaux de preuve

Un coquillage percé peut l'avoir été par un prédateur marin, une serre d'aigle peut venir d'un repas, une rainure peut être un accident de découpe. Le dossier distingue donc chaque fois ce qui est **établi** (perforation humaine, traces d'usure d'un lien, ocre), **probable** et **discuté**. Les dates sont arrondies et données en années avant aujourd'hui.

Les objets décrits sont, sauf mention, visibles dans des musées ; la dernière page dit lesquels.

QUATRE CHIFFRES

Pour situer

150 000 ans : l'âge des coquillages percés de Bizmoune, au Maroc, les plus anciennes parures connues. **130 000 ans** : les serres d'aigle de Krapina, néandertaliennes. **40 000 ans** : l'homme-lion et la Vénus de Hohle Fels, les premières sculptures figuratives. **Deux cents** : le nombre de Vénus gravettiennes connues, de la France à la Sibérie.

1 CHAPITRE PREMIER

Les premiers signes

Bien avant les grottes ornées, en Afrique et au Proche-Orient, des humains percent des coquillages, les enfilent, les teignent d'ocre et gravent des motifs sur des blocs. C'est là que commence l'histoire des signes, et elle recule à chaque fouille.

La grotte de Bizmoune, près d'Essaouira, au Maroc, a livré en 2021 trente-trois coquillages d'un petit gastéropode marin, *Tritia gibbosula*, percés et usés, dans des couches datées entre **142 000 et 150 000 ans**. Les trous sont faits à la main, les bords polis par le frottement d'un lien, et plusieurs portent de l'ocre. Ce sont, à ce jour, les plus anciennes parures connues, de vingt mille ans plus vieilles que ce qu'on connaissait. Leurs auteurs sont des *Homo sapiens* archaïques, comme ceux de Jebel Irhoud, à quatre cents kilomètres de là et cent cinquante mille ans plus tôt.

Le même coquillage, ou son cousin *Nassarius*, se retrouve percé dans toute la première histoire de la parure : à Skhul et Qafzeh, en Israël, vers 100 000 ans ; à Oued Djebbana, en Algérie, à deux cents kilomètres de la mer, ce qui prouve qu'on le transportait ; à Blombos, en Afrique du Sud, vers 75 000 ans, par dizaines, avec des traces d'usure qui montrent qu'ils ont été enfilés de plusieurs façons successives, comme un collier qu'on refait. Un petit coquillage en forme de larme, percé près du bord, porté par milliers sur trois continents pendant cent mille ans : c'est la première mode.

Blombos, l'atelier

Blombos, au bord de l'océan Indien, est le site qui a changé la chronologie des signes. Christopher Henshilwood y a trouvé, à partir de 1991, deux blocs d'ocre gravés de motifs en croisillons, datés de 75 000 ans ; puis, dans un niveau de **100 000 ans**, deux coquilles d'ormeau contenant un mélange d'ocre broyée, d'os chauffé, de charbon et de liquide, avec le galet qui avait servi à broyer : un nécessaire de peinture, abandonné en place. Et en 2018, un éclat de silicrète portant neuf traits rouges tracés au crayon d'ocre, vers 73 000 ans, le plus ancien dessin connu. On ne sait pas ce que ces signes voulaient dire. On sait qu'ils étaient faits pour être vus, et refaits : les mêmes croisillons reviennent sur des blocs séparés par des milliers d'années.



Les serres d'aigle de Krapina (Croatie), vers 130 000 ans. Huit serres et une phalange de pygargue à queue blanche, avec des entailles et des polis d'usure : une parure néandertalienne.
photo Gérard Garitan, CC BY-SA 4.0

L'ocre, le premier pigment

Avant les coquillages, il y a l'ocre. À Pinnacle Point, en Afrique du Sud, des morceaux d'hématite raclés pour en tirer de la poudre rouge ont 164 000 ans ; à Twin Rivers, en Zambie, des pigments de plusieurs couleurs remontent peut-être à 300 000 ans ; à Olorgesailie, au Kenya, des blocs de manganèse et d'ocre ont été apportés de loin vers 320 000 ans. Ce qu'on en faisait n'a pas laissé de trace, puisque la peau ne se conserve pas ; mais on ne transporte pas des kilos de pierre rouge sur cinquante kilomètres pour rien, et toutes les sociétés connues qui disposent d'ocre s'en peignent le corps. Le rouge est la première couleur choisie, et il restera celle des sépultures jusqu'au Néolithique.

Les œufs d'autruche

À Diepkloof, dans la même région, des centaines de fragments de coquilles d'œufs d'autruche gravés de motifs géométriques, vers 60 000 ans, proviennent de gourdes : on perce un trou dans l'œuf, on le vidait, on gravait la surface et l'on y gardait de l'eau. Les motifs varient selon les niveaux, comme des styles qui changent. Ce sont des objets utiles décorés, et le décor suit des règles : c'est déjà une tradition.

2 CHAPITRE DEUXIÈME

Néandertal se paraît-il ?

La question a divisé la préhistoire pendant trente ans, parce qu'elle en cache une autre : Néandertal pensait-il en symboles ? Les objets ont fini par répondre, et la réponse est oui, avec des nuances.

À Krapina, en Croatie, un abri fouillé dès 1899 a livré des centaines d'os néandertaliens et, parmi les restes d'animaux, huit **serres de pygargue**, l'aigle à queue blanche, et une phalange, vieilles d'environ **130 000 ans**. En 2015, Davorka Radović les a réexaminées : elles portent des entailles de découpe, des surfaces polies par frottement, et des traces de fibres. Ces serres, prélevées sur au moins trois aigles, ont été attachées ensemble et portées. C'est la plus ancienne parure attribuée à Néandertal, cinquante mille ans avant le moindre contact avec notre espèce en Europe. Niveau de preuve : **établi**, et confirmé par d'autres serres d'aigle à Combe-Grenal, à Fumane, à Rio Secco et à Foradada, sur soixante mille ans.

Ce choix de l'aigle, rapace rare, difficile à prendre, dont on ne mange pas grand-chose, n'a rien d'alimentaire. Il dit ce que dira plus tard la panthère ou le lion chez *sapiens* : on se pare de ce qui impressionne.

Les coquillages des Aviones

Dans la Cueva de los Aviones, près de Carthagène, en Espagne, João Zilhão a décrit en 2010 des coquillages marins percés et, sur l'un d'eux, un mélange de pigments rouge et jaune, avec des restes d'hématite et de pyrite : un fard, ou une peinture, dans un récipient. En 2018, la datation par uranium-thorium de la croûte qui recouvrait la couche a donné **115 000 ans**. Le niveau est néandertalien sans discussion possible ; la perforation des coquilles, en revanche, est **discutée**, certains y voyant un trou naturel. Le pigment, lui, ne l'est pas.



La Dame de Brassempouy (Landes), ivoire de mammouth, 3,6 cm, vers 25 000 ans : le premier visage humain sculpté, avec sa chevelure quadrillée. Musée d'archéologie nationale.
photo Jean-Gilles Berizzi, domaine public

Arcy-sur-Cure, la parure au moment du contact

À la grotte du Renne, à Arcy-sur-Cure, dans l'Yonne, les niveaux châtelperroniens, vers 42 000 ans, ont livré des dents d'animaux percées ou rainurées, des anneaux d'ivoire, des pendeloques en os, et des restes humains dont les protéines et l'ADN ont confirmé en 2016 qu'ils étaient néandertaliens. Le débat a duré vingt ans : ces parures étaient-elles vraiment dans les couches néandertaliennes, ou remontées de niveaux aurignaciens ? Les datations directes des os humains et des parures, publiées en 2012 par Jean-Jacques Hublin, les placent au même moment. Néandertal a donc porté ces parures. Les a-t-il inventées seul, ou copiées sur les *sapiens* qui arrivaient ? Les serres de Krapina, cent mille ans plus tôt, suggèrent qu'il n'avait besoin de personne.

Ce qu'il n'a pas fait

Une chose reste vraie : on ne connaît de Néandertal **aucune sculpture figurative**, aucun animal gravé sur un os qui fasse l'unanimité. Il a porté des serres, des coquillages, des plumes sans doute, de l'ocre et du manganèse sur la peau ; il a gravé des traits sur des os et, à Gorham's Cave, à Gibraltar, un quadrillage sur le rocher. Il n'a pas fait le cheval de Vogelherd. Cela ne le met pas hors de l'humanité : cela dit que l'art figuratif est une invention, pas une conséquence.

3

CHAPITRE TROISIÈME

Le Jura souabe, il y a 40 000 ans

Quatre grottes des vallées de l'Ach et de la Lone, en Allemagne du Sud, ont livré les plus anciennes sculptures figuratives et les plus anciens instruments de musique du monde. En quelques siècles, tout ce que l'art mobilier saura faire est déjà là.

Le 25 août 1939, dans la grotte de Hohlenstein-Stadel, on dégage en hâte, la veille de la mobilisation, des centaines de fragments d'ivoire qu'on range dans une boîte. Il faut trente ans pour les assembler : c'est l'**homme-lion**, trente et un centimètres, un corps d'homme debout et une tête de lion des cavernes, taillé dans une défense de mammoth il y a environ **40 000 ans**. L'objet ne ressemble à rien de ce qui existe dans la nature. C'est la plus ancienne représentation d'un être imaginaire, et un calcul expérimental a montré qu'il avait demandé quelque quatre cents heures de travail.

À trente kilomètres, la grotte de Vogelherd a donné, dès 1931, une dizaine de petites figurines d'ivoire, un cheval de cinq centimètres à l'encolure arquée, un mammoth, un lion, un bison, des oiseaux, et Hohle Fels, à Schelklingen, fouillée par Nicholas Conard depuis vingt-cinq ans, la **Vénus** découverte en 2008 : six centimètres, sans tête, avec un anneau à la place du cou pour la porter en pendentif, des seins et un sexe énormes, datée de 40 000 ans. Puis, en 2026, deux **oiseaux** de deux centimètres et d'un gramme, l'un posé, l'autre les ailes ouvertes, les plus petites œuvres de l'art glaciaire.



Les deux oiseaux en ivoire de Hohle Fels, trouvés en 2026 : à gauche l'oiseau couché, à droite l'oiseau aux ailes déployées. Deux centimètres, un gramme, quarante mille ans.

© Universität Tübingen · photo Ralf Ehmann · graphisme urmu

Les flûtes

De la même couche que la Vénus, à Hohle Fels, est sortie une **flûte** en os de vautour fauve, de vingt-deux centimètres, avec cinq trous et une embouchure taillée en V, et des fragments de flûtes en ivoire, plus difficiles encore à fabriquer puisqu'il faut fendre l'ivoire, le creuser, puis recoller les deux moitiés. Des flûtes semblables viennent de Geissenklösterle, voisine, et d'Isturitz, dans les Pyrénées. Des copies jouables donnent une gamme, et l'on sait donc que la musique a quarante mille ans. Ce qu'on jouait, non.

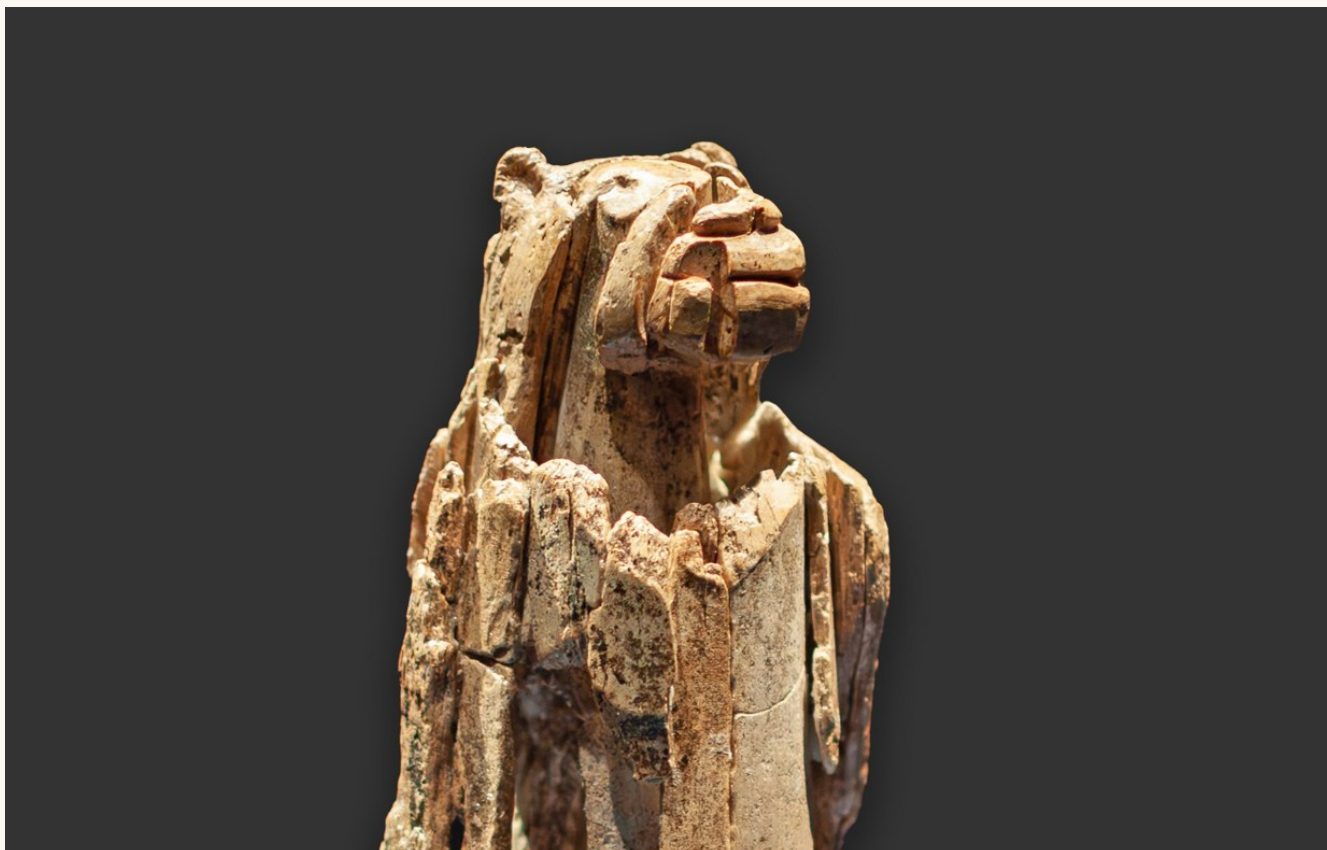


La flûte de Hohle Fels, urmu, Blaubeuren : os de vautour fauve, cinq trous, vers 40 000 ans. Une copie jouée donne une gamme de cinq notes.

photo Tomatenpflanze; CC BY-SA 4.0

Ce que le Jura dit

Ces objets sont contemporains de Chauvet et lui ressemblent : mêmes animaux, lions, mammoths, chevaux, ours, même absence des proies ordinaires. Ils prouvent que l'art figuratif apparaît en Europe avec les premiers *sapiens*, d'emblée accompli, et qu'il est partout à la fois, sur les parois et dans les poches. Aucun apprentissage visible, aucune ébauche maladroite qui les précède : ce que l'on trouve, ce sont des chefs-d'œuvre, ce qui veut dire que la tradition existait avant d'arriver là, ailleurs, sur des supports qui n'ont pas tenu.



L'homme-lion de Hohlenstein-Stadel, musée d'Ulm : 31 cm d'ivoire de mammoth, vers 40 000 ans, reconstitué à partir de plus de trois cents fragments. Sept traits sur le bras gauche, et personne ne sait pourquoi.

photo Dagmar Hollmann, CC BY-SA 4.0

Pourquoi l'ivoire

L'ivoire de mammoth est une matière difficile : dure, fibreuse, elle se fend dans le sens des lamelles qui la composent et se travaille au burin, par abrasion, avec une patience que le bois et l'os ne demandent pas. Elle a pourtant été choisie, dans le Jura comme à Sungir, à Brassempouy et à Lespugue, pour presque tout l'art mobilier ancien. Sans doute pour sa couleur et son poli, blanc crème qui se patine ; sans doute aussi pour ce qu'elle était : la dent du plus grand animal, dont chaque figurine gardait quelque chose. Un cheval d'ivoire n'est pas un cheval de bois.



Le cheval de Vogelherd, musée de l'université de Tübingen : cinq centimètres d'ivoire, l'encolure arquée, la tête baissée, il y a 35 000 à 40 000 ans.

photo Mogadir, CC BY-SA 3.0

Où les voir

L'homme-lion est au musée d'Ulm ; la Vénus, les flûtes et les oiseaux au musée de la Préhistoire de Blaubeuren, l'Urmu, à quelques kilomètres des grottes ; le cheval et les autres figurines de Vogelherd au musée de l'université de Tübingen, au château de Hohentübingen, et au parc archéologique de Niederstotzingen, sur le site même. Les six grottes ont été inscrites au patrimoine mondial en 2017, et se visitent, à pied, dans deux vallées à une heure de Stuttgart.

Entre 33 000 et 24 000 ans, de la Dordogne au Baïkal, on sculpte des femmes : plus de deux cents statuettes, en ivoire, en pierre, en terre cuite, qui se ressemblent assez pour qu'on y voie une tradition, et diffèrent assez pour qu'on n'y voie pas un seul sens.

Le mot est un abus, et les préhistoriens le gardent faute de mieux : il vient de la « Vénus impudique » de Laugerie-Basse, trouvée en 1864, et il a collé à toutes les autres. Elles ont en commun d'être des femmes, nues, sans visage ou presque, sans pieds souvent, aux seins, au ventre et aux hanches amplifiés, aux bras réduits, la tête penchée. La **Vénus de Willendorf**, en Autriche, calcaire, onze centimètres, vers 29 000 ans, avec sa coiffe en spirale ; celle de **Lespugue**, en Haute-Garonne, ivoire, quinze centimètres, vers 25 000 ans, où les formes s'organisent en losanges symétriques ; la **Dame de Brassempouy**, dans les Landes, la seule à avoir un visage, trois centimètres et demi d'ivoire, des yeux, un nez, une chevelure quadrillée, vers 25 000 ans ; celle de **Tursac**, en Dordogne, calcite, sans tête ni bras, une jambe repliée ; celles de Dolní Věstonice, en terre cuite, les plus anciennes céramiques du monde, tirées d'un four il y a 27 000 ans ; celles de Kostenki et d'Avdeevo, en Russie, de Mal'ta en Sibérie, plus minces, parfois habillées.

Un siècle d'interprétations

On a tout dit. Déesses-mères d'une religion de la fertilité, idée du dix-neuvième siècle qui n'a aucun appui archéologique et qui tient toujours dans le public. Portraits de femmes enceintes, ce que les formes permettent mais n'imposent pas. Objets érotiques faits par des hommes. Autoportraits faits par des femmes, qui se verraient ainsi en baissant les yeux, thèse de 1996 qui expliquerait la tête absente et les jambes qui s'effilent. Poupées. Amulettes de protection pour l'accouchement. Marqueurs d'alliance entre groupes, tant les formes se ressemblent d'un bout à l'autre de l'Europe. Aucune de ces lectures ne s'impose, et plusieurs sont vraies peut-être pour des objets différents.



La **Vénus de Willendorf** (Autriche), musée d'histoire naturelle de Vienne : calcaire oolithique, onze centimètres, traces d'ocre rouge, vers 29 000 ans. La pierre vient d'Italie du Nord.

photo Jakub Hafun, CC BY-SA 4.0



La **Vénus impudique de Laugerie-Basse** (Dordogne), ivoire, huit centimètres, magdalénienne : celle qui a donné son nom à toutes les autres, en 1864.

photo Marie-Lan Nguyen, domaine public

Ce que l'on peut dire sans risque tient en trois points. Les Vénus sont des **objets portés ou transportés** : plusieurs ont un anneau de suspension, la plupart sont polies par la manipulation, et la pierre de Willendorf vient de deux cents kilomètres. Elles obéissent à un **canon**, une façon de proportionner le corps qui s'apprend et se transmet sur dix mille ans. Et elles sont **toutes des femmes**, ou presque : les figures masculines de la même époque se comptent sur les doigts d'une main. Le Gravettien a choisi de représenter le corps féminin, et l'a fait partout de la même manière. C'est le fait ; le reste est commentaire.



La Vénus de Hohle Fels, urmu, Blaubeuren : six centimètres d'ivoire, un anneau à la place de la tête, vers 40 000 ans. Elle précède de dix mille ans toutes les autres, et leur ressemble déjà.

photo Catatine, CC BY-SA 4.0

Ce que les Vénus ne sont pas

Elles ne sont pas des portraits réalistes : les corps très gras qu'elles montrent n'ont guère pu exister chez des chasseurs de la steppe, et ce n'est pas leur sujet. Elles ne sont pas obscènes, au sens où le mot « impudique » les a marquées : le sexe est figuré comme les seins et le ventre, sans insistance particulière, sauf à Hohle Fels. Elles ne sont pas rares : deux cents objets pour dix mille ans, c'est bien plus que ce qu'a laissé n'importe quelle autre catégorie d'art mobilier de l'époque. Et elles ne sont pas seules : à Laussel, en Dordogne, une femme tenant une corne est sculptée en bas-relief sur un bloc d'abri ; à Kostenki, des femmes sont gravées sur des os ; les Vénus sont l'expression portable d'un thème qui occupait aussi les parois.

Après elles

Le Magdalénien, dix mille ans plus tard, sculpte encore des femmes, mais autrement : des silhouettes schématiques, de profil, réduites à la courbe des fesses, en jais, en bois de renne, par dizaines à Petersfels en Allemagne et à Gönnersdorf, où elles sont aussi gravées sur des plaquettes par centaines, alignées comme des danseuses. Le canon a changé, le thème est resté. Puis il disparaît avec le renne, et le Néolithique invente ses propres figurines, assises, peintes, qui n'ont plus rien à voir.



La Vénus de Tursac (Dordogne), calcite, huit centimètres, vers 25 000 ans, Musée d'archéologie nationale. Sans tête ni bras, une jambe repliée, un pédoncule pour la ficher en terre.

photo Marie-Lan Nguyen, domaine public

Où les voir

Lespugue et Laussel au Musée de l'Homme, à Paris ; Brassempouy et Tursac au Musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye, avec une copie de Brassempouy à la Maison de la Dame, à Brassempouy même ; Willendorf à Vienne ; Hohle Fels à Blaubeuren ; les Vénus de Dolní Věstonice à Brno.

5 CHAPITRE CINQUIÈME

Le Magdalénien, l'art en poche

Entre 19 000 et 12 000 ans, les chasseurs de rennes de France et d'Espagne décorent tout ce qu'ils tiennent : leurs armes, leurs outils, des plaquettes de pierre, des os. L'art mobilier atteint là une abondance et une finesse jamais revues.

Le **propulseur** est un bâton de bois de renne d'une cinquantaine de centimètres, muni d'un crochet, qui prolonge le bras et double la force du jet d'une sagaie. Son extrémité est le lieu de la sculpture : le faon aux oiseaux du Mas-d'Azil, en Ariège, un jeune bouquetin qui tourne la tête vers deux oiseaux perchés sur ce qui sort de lui ; les chevaux de Bruniquel, le mammouth de Bruniquel, le bison se léchant de La Madeleine, où l'animal tourne la tête pour atteindre son flanc, en dix centimètres de bois de renne. Ce dernier objet, trouvé en 1865, est l'une des raisons pour lesquelles on a admis qu'il existait un art préhistorique.

Le **bâton percé**, un merrain de bois de renne avec un trou à la base, dont l'usage reste discuté, redresseur de sagaies, tendeur de corde, insigne, porte des gravures d'animaux, des chevaux surtout, et des motifs en spirale. Le **contour découpé** est une silhouette de tête de cheval ou de bison découpée dans un os hyoïde, percée pour être cousue, gravée d'un œil et d'une crinière : à Isturitz et au Mas-d'Azil, on en a trouvé par dizaines, parfois en séries qui semblent faites par la même main, et qui ont voyagé d'un site à l'autre. Des insignes, des cadeaux, des monnaies : on ne sait pas.



Bâton percé de Ker de Massat (Ariège), Musée d'archéologie nationale : un oiseau et un ours gravés sur le bois de renne. L'objet est magdalénien, l'usage reste discuté.

photo Marie-Lan Taï Pamart, domaine public



Flûte d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques), os d'oiseau percé, Musée d'archéologie nationale. La grotte a livré une vingtaine de fragments de flûtes, de l'Aurignacien au Magdalénien.

photo BastienM, CC BY-SA 3.0

Les plaquettes

Les Magdaléniens gravent aussi la pierre, sur des plaquettes de schiste ou de calcaire qu'on trouve par centaines sur certains sites : La Marche, dans la Vienne, avec ses visages ; Gönnersdorf, en Rhénanie, avec ses femmes schématiques et ses animaux ; le Rocher de la Caille, en Ardèche. Les gravures s'y superposent jusqu'à l'illisibilité, et il faut des semaines de relevé pour démêler un cheval d'un renne. On a proposé que ces plaquettes étaient des supports d'apprentissage ou de récit, dessinées puis effacées par superposition, comme une ardoise : certaines ont été brûlées, cassées, jetées dans les foyers, comme si le geste comptait plus que l'objet.



Grand contour découpé d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques) : une tête de bison découpée dans un os plat, gravée et percée. Ces silhouettes circulaient d'un site à l'autre.

photo Zunkir, CC BY-SA 4.0

La parure magdalénienne

Les colliers de dents percées, canines de cerf et de renard, incisives de cheval, les coquillages fossiles ramassés dans les faluns, les pendeloques en os taillées en forme de tête d'animal, les rondelles d'os découpées et gravées, les perles en stéatite : le Magdalénien porte beaucoup, et les sépultures montrent où, à la tête, au cou, aux poignets, sur les vêtements. Les coquillages viennent de loin, de l'Atlantique ou de la Méditerranée jusqu'en Dordogne, et les dents de cerf de la femme de Saint-Germain-la-Rivière, en Gironde, soixante-dix canines, venaient d'Espagne, à une époque où le cerf n'existait pas en Aquitaine. La parure est un réseau : ce qu'on porte dit d'où l'on est, et avec qui l'on échange.

Les sons

La musique aussi a laissé des objets : outre les flûtes, des **rhombes**, plaquettes d'os ou de bois percées d'un trou qu'on fait tourner au bout d'une corde

pour produire un vrombissement, trouvées à La Roche de Birol, en Dordogne, et à Lalinde ; des sifflets en phalange de renne percée, si nombreux qu'on doute qu'ils aient tous été voulus ; et des racleurs, os à encoches qu'on frotte. On a même proposé que certaines stalactites des grottes ornées, qui sonnent quand on les frappe et portent des traces de coups et de peinture, aient servi de lithophones. Le Magdalénien décorait, et il jouait.

La fin, et ce qui reste

Avec le réchauffement, vers 12 000 ans, le renne part, le bois de renne aussi, et l'art mobilier s'efface presque d'un coup : les Aziliens peignent des points et des traits sur des galets, et c'est tout. Le Mésolithique se pare de coquillages et de dents, sans plus sculpter. Puis le Néolithique invente d'autres parures, en pierre polie, en coquillage travaillé, en cuivre, et des figurines qui ne regardent plus vers les Vénus. Ce qui reste, c'est un héritage : dix mille ans d'objets où la main a mis plus que l'utile, et qui nous parviennent sans mode d'emploi.

CE QU'IL FAUT RETENIR

Cinq temps

150 000 ans : les coquillages percés de Bizmoune, en Afrique, premières parures. **130 000 ans** : Néandertal porte des serres d'aigle. **40 000 ans** : le Jura souabe invente la sculpture figurative et la flûte. **33 000 à 24 000 ans** : les Vénus, un canon sur toute l'Europe. **19 000 à 12 000 ans** : le Magdalénien décore tout, puis le renne s'en va.

Niveaux de preuve, en résumé

Établi	Coquillages percés et usés de Bizmoune, Skhul, Blombos ; ocre gravée et nécessaire de peinture de Blombos ; serres d'aigle de Krapina et des sites plus récents ; parures d'Arcy-sur-Cure dans les niveaux châtelperroniens ; toutes les sculptures du Jura souabe, les Vénus, l'art mobilier magdalénien.
Probable	Le pigment des Aviones comme fard ; les flûtes comme instruments à gamme ; les contours découpés comme objets d'échange.
Discuté	La perforation humaine des coquillages des Aviones ; le sens des Vénus ; l'usage des bâtons percés ; l'attribution à Néandertal de gravures figuratives.

Bizmoune. E. Sehasseh et al., « Early Middle Stone Age personal ornaments from Bizmoune Cave », *Science Advances*, 2021.

Blombos. C. Henshilwood et al., *Science*, 2002 (ocre gravée), 2011 (nécessaire de peinture), *Nature*, 2018 (dessin) ; F. d'Errico et al., sur les coquillages, *Journal of Human Evolution*, 2005.

Diepkloof. P.-J. Texier et al., « A Howiesons Poort tradition of engraving ostrich eggshell containers », *PNAS*, 2010.

Krapina. D. Radović et al., « Evidence for Neandertal jewelry: modified white-tailed eagle claws at Krapina », *PLoS ONE*, 2015.

Aviones. J. Zilhão et al., *PNAS*, 2010 ; D. Hoffmann et al., *Science Advances*, 2018, pour la datation.

Arcy-sur-Cure. J.-J. Hublin et al., « Radiocarbon dates from the Grotte du Renne and Saint-Césaire », *PNAS*, 2012 ; F. Welker et al., *PNAS*, 2016, pour les protéines.

Jura souabe. N. Conard, « Palaeolithic ivory sculptures from southwestern Germany », *Nature*, 2003 ; « A female figurine from the basal Aurignacian of Hohle Fels Cave », *Nature*, 2009 ; N. Conard, M. Malina, S. Münzel, « New flutes document the earliest musical tradition », *Nature*, 2009.

Homme-lion. K. Wehrberger (dir.), *The Return of the Lion Man*, Ulmer Museum, 2013.

Oiseaux de Hohle Fels. Communication de l'université de Tübingen, été 2026, et l'article de l'épopée sapiens du 2 août 2026.

Vénus. H. Delporte, *L'image de la femme dans l'art préhistorique*, Picard, 1993 ; C. Cohen, *La femme des origines*, Belin, 2003 ; L. McDermott, « Self-representation in Upper Paleolithic female figurines », *Current Anthropology*, 1996.

Willendorf. G. Weber et al., « The microstructure and the origin of the Venus from Willendorf », *Scientific Reports*, 2022, sur la provenance de la pierre.

Art mobilier magdalénien. A. Leroi-Gourhan, *Préhistoire de l'art occidental*, Mazenod ; les catalogues du Musée d'archéologie nationale ; M. Lorblanchet, *Art pariétal, grottes ornées du Quercy*, pour les contextes.

Contours découpés. C. Fritz et al., sur les séries d'Isturitz et du Mas-d'Azil, *Paléo*.

Plaquettes. L. Pales, *Les gravures de La Marche* ; G. Bosinski, *Gönnersdorf*, Steiner, 1978 et suivants.

Ocre ancienne. A. Brooks et al., « Long-distance stone transport and pigment use in the earliest Middle Stone Age », *Science*, 2018, sur Olorgesailie ; C. Marean et al., *Nature*, 2007, sur Pinnacle Point.

Musique. M. Dauvois, sur les rhombes, sifflets et lithophones du Paléolithique, *Préhistoire de la musique*, Errance, 1994 et suivants.

Gönnersdorf. G. Bosinski, *Die Gravierungen des Magdalénien-Fundplatzes Gönnersdorf*, 1978 ; sur les figures féminines schématiques.

Saint-Germain-la-Rivière. M. Vanhaeren & F. d'Errico, « Grave goods from the Saint-Germain-la-Rivière burial », *Journal of Anthropological Archaeology*, 2005.

SUR EPOPEE-SAPIENS.COM

Les dossiers voisins

Art des cavernes, dans la bibliothèque numérique, pour l'autre versant, celui des parois.

Les femmes à la préhistoire, pour les Vénus, et **Les enfants à la préhistoire**, pour les parures d'enfants de Sungir et de La Madeleine.

Néandertal, pour le débat sur ses capacités symboliques.

L'actualité du 2 août 2026 sur les oiseaux d'ivoire de Hohle Fels, avec les sept vues fournies par l'université de Tübingen.

OÙ VOIR

Quatre musées

Le **Musée d'archéologie nationale** de Saint-Germain-en-Laye, pour la Dame de Brassempouy, la Vénus de Tursac, les propulseurs, les bâtons percés et Isturitz. Le **Musée de l'Homme**, à Paris, pour Lespugue, Laussel et la Vénus impudique. Le **Musée national de Préhistoire** des Eyzies, pour le bison de La Madeleine et l'art mobilier de la Vézère. L'**Urму** de Blaubeuren et le musée d'**Ulm**, pour le Jura souabe.

COLOPHON

Dossier rédigé et mis en pages pour l'**épopée sapiens**, septembre 2026. Composé en Oswald. Photographies : oiseaux en ivoire de Hohle Fels, © Universität Tübingen, photo Ralf Ehmann, graphisme urmu, reproduits avec l'autorisation de l'université. Sous licence libre : couverture, Vénus de Lespugue (Vassil, CCO) ; serres d'aigle de Krapina (Gérald Garitan, CC BY-SA 4.0) ; Dame de Brassempouy (Jean-Gilles Berizzi, domaine public) ; homme-lion (Dagmar Hollmann, CC BY-SA 4.0) ; cheval de Vogelherd (Mogadir, CC BY-SA 3.0) ; Vénus de Willendorf (Jakub Hatun, CC BY-SA 4.0) ; Vénus de Hohle Fels (Catatine, CC BY-SA 4.0) ; Vénus de Tursac (Marie-Lan Nguyen, domaine public) ; bâton percé de Ker de Massat (Marie-Lan Taï Pamart, domaine public) ; contour découpé d'Isturitz (Zunkir, CC BY-SA 4.0).

Contact rédaction : gerald.rougerie@epopee-sapiens.com